



LA PORTE DES LIONNES est l'une des entrées de la citadelle de Mycènes, dans le Péloponnèse (voir la carte page précédente). La représentation sculptée de deux lionnes de part et d'autre d'une colonne témoigne de la présence de lions tout autour de la Méditerranée pendant l'Antiquité. L'enceinte cyclopéenne, dont cette porte est l'un des éléments, suggère l'existence de familles régnantes.

naturellement, les découvreurs des citadelles mycénienne les ont associées aux palais évoqués dans l'épopée homérique. Même si, dans certaines régions grecques, on n'a pas découvert de citadelles, il est clair que leurs habitants vivaient sous l'influence d'un palais-État. Trop d'indices en attestent en effet, par exemple des sceaux. Le territoire dominé par une citadelle mycénienne comprenait des habitats de tailles diverses et des exploitations agricoles.

Depuis le XIX^e siècle, les mycénologues ont pris leurs distances avec l'enthousiasme de Schliemann et des pionniers de la mycénologie pour qui un grand royaume mycénien avait existé. Cette hypothèse, qui résulte d'une lecture littérale du texte d'Homère, n'a pourtant rien de ridicule. Qui, sinon un grand monarque, a pu régner sur un territoire de la taille de l'aire culturelle mycénienne ? Qui, sinon, aurait été à même de rassembler la force de travail considérable et de payer les spécialistes dont on avait besoin pour réaliser les ponts, canaux, barrages et autres infrastructures communes que l'on connaît aux Mycéniens ?

Le remarquable art mycénien traduit également un haut niveau de développement. Et l'emploi d'une écriture, le linéaire B, est tout aussi significatif. Déciffré en 1952 par l'architecte Michael Ventris et le philologue John Chadwick, le linéaire B est un système syllabique qui utilise environ 200 signes (voir la photo page précédente).

Par ailleurs, la culture mycénienne semble aussi avoir eu la capacité de s'étendre, puisqu'elle en est venue à englober la Crète

et les Cyclades. Des fouilles ont aussi montré la présence d'établissements mycéniens à Rhodes, sur l'île de Kos et en Asie mineure. Le récit homérique, du reste, évoque la présence mycénienne dans cette région. Et les archives pharaoniques et hittites prouvent que les grands États de l'époque entretenaient des relations diplomatiques avec les Mycéniens. Des infrastructures communes, autant d'innovations culturelles, une tendance à l'expansion et ces relations diplomatiques sont-elles pensables en l'absence de pouvoir centralisé ?

Oui, estiment certains chercheurs, pour qui ces traits de la culture mycénienne peuvent aussi s'expliquer par l'existence d'une oligarchie, c'est-à-dire de groupes d'aristocrates dirigeant la société. D'autres spécialistes penchent plutôt pour un rôle dominant de la cité de Mycènes, mais dans le contexte d'une galaxie de principautés indépendantes.

Le megaron, centre de la citadelle

La monumentalité des palais et des tombeaux mycéniens suggère en effet l'existence de familles régnantes. Les palais étaient des installations multifonctionnelles, comprenant des entrepôts, des ateliers, des archives administratives et des bâtiments de culte.

L'une de leurs structures internes est particulièrement significative. Elle consiste en une salle de réception qu'Homère désigne sous le vocable de *megaron* (mégaron en français). Ces salles étaient toujours aménagées au centre de la citadelle : elles comportent

une entrée à deux colonnes suivie d'une antichambre donnant dans une salle du trône au milieu de laquelle brûlait un feu rituel entre quatre colonnes. Un trône en pierre était adossé à l'un des murs, orné de représentations de divinités.

Dans le *megaron* du palais de Pylos, une fresque représente des convives masculins divertis par un chanteur à la lyre. Or les archéologues ont aussi découvert dans le palais des milliers de récipients servant à boire. Dans l'antichambre du *megaron*, la représentation d'une procession accompagnant un taureau surdimensionné montre que les banquets mycéniens étaient des rites en plus d'être des événements sociaux.

Dans la salle du trône, une peinture partiellement conservée représente le sacrifice d'un taureau sur un autel. Un personnage humain surdimensionné mène la procession. S'agit-il d'un érudit, d'un prêtre ou du roi ? Personne ne le sait, car rien de comparable n'a été découvert ailleurs au sein de l'espace mycénien. Contrairement aux peuples des cultures contemporaines du Proche-Orient ou d'Égypte, les Mycéniens n'ont laissé aucune statue de roi, ni de bas-reliefs ou de peintures murales qui auraient pu nous renseigner sur leurs souverains et leurs actions.

Il existe bien quelques représentations de personnages assis sur des trônes, mais ils sont divins. Nous sont aussi parvenues des images de personnages debout devant de telles déesses et tenant des bâtons dans la main. Il pourrait s'agir de sceptres, puisque l'on a retrouvé de tels symboles de commandement à l'intérieur de tombes



DANS LA SALLE DU TRÔNE
du palais de Cnossos, en Crète, un souverain mycénien recevait ses visiteurs. Équipée d'une banquette de gypse courant le long du mur, la salle comportait aussi un trône en bois. Découverte à l'origine dans un couloir proche, la vasque de porphyre placée au centre avait peut-être un rôle cultuel. Les murs sont décorés d'une fresque comportant des griffons sans ailes. Des symboles de l'autorité d'origine divine du souverain ?

mycénienncs. Homère parle aussi du sceptre reçu de Zeus par les ancêtres d'Agamemnon, dont le roi de Mycènes tirait son autorité; un sceptre que Pausanias, au début de notre ère, prétendit avoir vu à Chéronée, où on le révérait...

Mais pourquoi douter de la monarchie comme forme de gouvernement chez les Mycénienncs ? À cause de la découverte de salles du trône secondaires à Mycènes, à Pylos et à Tirynthe. Servaient-elles au roi lui-même à d'autres occasions que celles qui requéraient le mégaron principal ? Étaient-elles utilisées par une reine, par un remplaçant du souverain ou par quelque haut fonctionnaire ?

Les relations qu'entretenaient les palais les uns avec les autres troublent aussi les mycénologues. Ce sont particulièrement les palais de Mycènes, de Tirynthe et de Midéa, dans l'Argolide (nord-ouest du Péloponnèse), qui intriguent. En effet, même si ces structures palatiales disposaient de mégarons et d'archives, elles sont trop proches les unes des autres pour avoir pu être les capitales d'États autonomes. C'est pourquoi de nombreux chercheurs supposent que Midéa et Tirynthe étaient assujetties à Mycènes, et que le palais de Tirynthe, cité qui se trouvait sur la côte à l'âge du Bronze, n'était rien d'autre qu'une annexe portuaire.

Les textes administratifs sont d'importantes sources d'information sur la vie palatiale. Il s'agit en général de textes composés de mots-clés se rapportant à une année comptable. On y reconnaît des états de stock, des listes de livraisons, des attributions

de personnes, d'animaux et de biens, des encours ou des états de déficits..., ce qui donne un aperçu des secteurs de l'économie palatiale et des affaires culturelles et religieuses. Les mentions de titres, de fonctions, de responsabilités ou encore de propriétaires que contiennent les textes administratifs nous renseignent aussi sur certains aspects des structures administratives et politiques. Or un titre à la signification énigmatique se retrouve souvent dans ces textes : celui de *wanax*. Étant donné son importance manifeste, Pierre Carlier, historien français de l'Antiquité mort en 2011, lui a consacré des recherches approfondies.

Des liens linguistiques

Sur le plan linguistique, *wanax* doit être relié à *anax*, qui signifie « maître ». De fait, dans la Grèce classique et archaïque, c'est en règle générale par ce terme que l'on s'adressait aux divinités. Toutefois, Homère l'emploie aussi en tant que titre royal, qualifiant Agamemnon d'*anax andron*, c'est-à-dire de « maître des hommes ».

En Grèce, le terme *anax* s'est perdu très vite et on ne le retrouve plus guère qu'intégré dans les noms de personnes, comme dans Hipponax ou Anaximenes, tandis que *wanax* est resté un titre au sein de deux cultures marginales du monde antique.

En effet, dans une inscription retrouvée dans une tombe du VI^e siècle avant notre ère, un roi phrygien est qualifié de *vanaktei*, que l'on traduit par « maître ». Les philologues s'accordent à penser que le terme est relié à *wanax*, que ce soit par